

CHAPITRE XXV.

Foiblesse de l'homme.

CE qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, & chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison & la justice. On se trouve déçu à toute heure; & par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, & non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle & inévitable, & qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

2. * La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent.

3. * Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, & l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-tems après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité & dans la morale, qui l'assignera?

4. * Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie & opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai & le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux & ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous & ses sages: & rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine & entière que la raison: les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne se peu-

vent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse & confiance ; les autres avec crainte & défiance : & cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans ; tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend contents , à l'envi de la raison , qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire , l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation ? Qui donne le respect & la vénération aux personnes, aux ouvrages , aux Grands , sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté , la justice & le bonheur , qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien , dont je ne connois que le titre , qui vaut lui seul bien des livres , *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connoître , sauf le mal s'il y en a.

5. * On ne voit presque rien de juste ou d'injuste , qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du Pole renversent toute la Jurisprudence. Un Méridien décide de la vé-

rité , ou peu d'années de possession. Les loix fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une riviere ou une montagne borne ! Vérité au deçà des Pyrénées , erreur au delà.

6. * L'art de bouleverser les Etats est d'ébranler les coutumes établies , en fondant jusques dans leur source , pour y faire remarquer le défaut d'autorité & de justice. Il faut , dit-on , recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Etat , qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours ; il secoue le joug dès qu'il le reconnoît , & les grands en profitent à sa ruine , & à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire , les hommes croient pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

7. * Le plus grand Philosophe du monde , sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire , s'il y a au-dessous un précipice , quoique sa raison le convainque de sa sûreté , son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pâlir & fuir. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne fait qu'il y en a à qui la vue des chats , des rats , l'écrasement d'un char-

bon, emportent la raison hors des gonds? 8. * Ne diriez-vous pas que ce Magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure & sublime, & qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paroître, & que la nature lui ait donné une voix enrouée, & un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, & si le hazard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magistrat.

9. * L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées; il ne faut que le bruit d'une girouette, ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles: c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes.

10. * La volonté est un des principaux organes de la créance: non qu'elle forme la créance; mais parce que les choses paroissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas: & ainsi l'esprit, marchant d'une piece avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; & en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

11. * Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement & le sens. Et si les grandes l'alterent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un Avocat bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en fais qui, pour ne pas tomber dans cet amour propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

12. * L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à en remplir notre ame; & par une insolence téméraire elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

13. * La justice & la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émouffés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

14. * Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous amuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. Delà viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, & qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce que, dit-on, vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre étoit vuide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vuide possible: c'est une illusion forte de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire:

Parce qu'on vous a dit dans l'école, qu'il n'y a point de vuide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens, ou l'instruction?

15. * Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; & le titre par lequel ils le possèdent, n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les loix. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement: mille accidens le leur ravissent. Il en est de même de la science: la maladie nous l'ôte.

16. * L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs, ineffaçables sans la grace. Rien ne lui montre la vérité: tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison & les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; & cette même illusion qu'ils lui font, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, & leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, & se trompent à l'envi.

17. * Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de

la coutume de leurs peres, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la premiere. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une premiere coutume, comme la coutume est une seconde nature.

CHAPITRE XXVI.

Misere de l'homme.

I. **R**IEN n'est plus capable de nous faire entrer dans la connoissance de la misere des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'ame est jettée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle fait que ce n'est qu'un passage à un voyage éter-

nel, & qu'elle n'a que le peu de tems que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort, & l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce tems si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement, ou passe-tems, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le tems, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même; & d'éviter en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, & de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet ou-

bli ; & il suffit pour la rendre misérable ; del'obliger de se voir , & d'être avec soi.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur , de leurs biens , & même du bien & de l'honneur de leurs parens & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues , des sciences , des exercices & des arts. On les charge d'affaires : on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux , s'ils ne font en sorte , par leur industrie & par leur soin , que leur fortune & leur honneur , & même la fortune & l'honneur de leurs amis soient en bon état , & qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà , direz-vous , une étrange maniere de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verroient , & ils penseroient à eux-mêmes ; & c'est ce qui leur est insupportable. Aussi , après s'être chargés de tant d'affaires , s'ils ont quelque tems de relâche , ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers & les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi quand je me suis mis à

considérer les diverses agitations des hommes , les périls & les peines où ils s'exposent , à la Cour , à la guerre , dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses , d'où naissent tant de querelles , de passions & d'entreprises périlleuses & funestes ; j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre , s'il savoit demeurer chez soi , n'en sortiroit pas pour aller sur la mer , ou au siege d'une place ; & si on ne cherchoit simplement qu'à vivre , on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près , j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos , & de demeurer avec eux-mêmes , vient d'une cause bien effective ; c'est-à-dire , du malheur naturel de notre condition foible & mortelle , & si misérable , que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser , & que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de Religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la Religion Chrétienne , de réconcilier l'homme avec soi-même , en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de

foi-même supportable ; & de faire que la solitude & le repos soient plus agréables à plusieurs , que l'agitation & le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu , & en le soutenant dans le sentiment de ses miseres , par l'espérance d'une autre vie , qui l'en doit entièrement délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux & dans leur nature , il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer & de se voir , sans être incontinent attaqués de chagrin & de tristesse. L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, & ne fuit rien tant que soi ; parce que quand il se voit , il ne se voit pas tel qu'il se désire , & qu'il trouve en soi-même un amas de miseres inévitables , & un vuide de biens réels & solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra , & qu'on y assemble tous les biens & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation & sans divertissement , & qu'on le

laisse faire réflexion sur ce qu'il est ; cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir : & si on ne l'occupe hors de lui , le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même , pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée , comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses miseres domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un Roi ? & sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusemens , qu'à la vue de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit ? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie , d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air , ou à placer adroitement une balle ; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un Roi tout seul sans aucune satisfaction des sens , sans aucun soin dans l'esprit , sans compagnie , penser à soi tout à loisir ; & l'on verra qu'un Roi qui se voit est un homme plein

de miseres, & qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, & il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tous le tems de leur loisir, pour leur fournir des plaisirs & des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vuide; c'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul & en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Surintendant, Chancelier, Premier-Président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, & qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent, ni de biens, ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

Delà

Delà vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse & aux autres divertissemens qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'est pas cet usage mou & paisible, & qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, mais le tracas qui nous détourne d'y penser.

Delà vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde, que la prison est un supplice si horrible, & qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusement simplement à montrer la vanité & la bassesse des divertissemens des hommes, connoissent bien à la vérité une partie de leurs miseres; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses & si méprisables: mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces miseres mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misere intérieure & naturelle, qui consiste

H

à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lievre qu'ils auroient acheté ne les garantirait pas de cette vue ; mais la chasse les en garantit. Ainsi , quand on leur reproche , que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sauroit les satisfaire , qu'il n'y a rien de plus bas & de plus vain , s'ils répondent comme ils devroient le faire , s'ils y pensoient bien , ils en demeureroient d'accord ; mais ils diroient en même-temps , qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente & impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes , & que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela , parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un Gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand & de noble à la chasse : il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel & de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si on avoit obtenu cette charge , on se reposeroit ensuite avec plaisir ; & l'on ne sent pas la nature infatigable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos ; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret , qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au-dehors , qui vient du ressentiment de leur misere continuelle. Et ils ont un autre instinct secret , qui reste de la grandeur de leur première nature , qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus , qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame , qui les porte à tendre au repos par l'agitation , & à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera , si , en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent , ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; & si on les a surmontés , le repos devient insupportable. Car , ou l'on pense aux miseres qu'on a , ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts , l'envie , de son autorité privée , ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur , où il a des racines naturelles , & de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus , qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis , après avoir conquis

une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guères plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde; & peut-être que la vie molle, que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangere d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle: & il est avec cela si vain & si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles & si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses miseres effectives, & ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

2. * D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui accablé de procès & de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux & imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel & solide; mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables miseres, pour s'attacher à des objets bas & ridicules, indignes de son application, & encore plus de son amour. C'est une joie de malade & de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son ame, mais de son dérèglement; c'est un ris de folie & d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux & les divertissemens. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit & d'agitation du corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savans qu'ils ont résolu une question d'Algebre, qui ne l'avoit pu être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : & ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

3. * Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être, que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, & s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul

qu'il cherche : un amusement languissant & sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, & qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa colere, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas ; ils sont encore faux & trompeurs ; c'est-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes & des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment & le gout du vrai bien, & s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil & d'une infinité d'autres vices : & ils ne nous soulagent dans nos miseres, qu'en nous causant une misere plus réelle & plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui ; & cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, & nous fait arriver insensiblement à la mort.

4. * Les hommes n'ayant pu guérir la

mort, la misere, l'ignorance, se sont avifés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; & que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses, de chercher le remede à ses maux; & l'un & l'autre sont une preuve admirable de la misere & de la corruption de l'homme, & en même-temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

Pensées sur les Miracles.

1. **I**L faut juger de la doctrine par les miracles; il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles; & les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai; mais cela ne se contredit pas.

2. * Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de la vérité; & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connoître; autrement, ils seroient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, & sont au contraire fondemens.

Il faut donc que la regle qu'on nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

3. * S'il n'y avoit point de miracles joints à la fausseté, il y auroit certitude. S'il n'y avoit point de regle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, & il n'y auroit pas de raison de croire.

Moïse en a donné une, qui est lorsque le miracle mene à l'idolâtrie; & JESUS-CHRIST une: *Celui, dit-il, qui fait des*

Deuter.
XIII, 1,
&c.
Marc.
IX, 38.